lacouleurdesjours

Mémoire panoramique

De loin, on dirait une télécabine mise en arrêt pour cause de pandémie, le guichet rouge au milieu de l'entrée derrière les portes vitrées encore fermées.

Le Plaza, invitation au voyage

Le Plaza, œuvre de l'architecte Marc J. Saugey, est sauvé. Cette salle genevoise aussi mythique pour les historiens de l'architecture que pour les cinéphiles, inaugurée en 1952, fermée depuis 2004, devait être démolie. Seuls une poignée d'irréductibles avaient encore cru possible de lui éviter ce destin. En 2019, coup de théâtre: la Fondation Hans Wilsdorf acquiert le complexe Mont-Blanc Centre et Le Plaza va retrouver sa fonction de cinéma. En 2020, la Fondation Plaza est créée. Elle pilote la restauration et gérera ce nouveau lieu culturel et cinématographique aux larges ambitions. Du lancement du concours d'architecture à la réouverture, prévue à l'automne 2023, La Couleur des jours accompagne cette aventure par un cahier spécial dans chacune de ses éditions. Le premier est paru dans le n° 36 (automne 2020).



Entrée du Plaza, 2021. Photographie Heike Fiedler, archives de l'auteure

HEIKE FIEDLER

l est bordé, gauche-droite, de deux balustrades simples, métalliques, pour guider les gens vers l'espace à découvrir. Prendre la cabine en photo accentue la présence des quelques colonnes, dehors-dedans-devant, le tout configuré si géométriquement que les balustrades me font penser aux segments d'un triangle ouvert à 60 degrés environ en direction de la salle. Seulement voilà, ce n'est pas une télécabine mais la caisse du cinéma Le Plaza, qui été confronté à un virus peut-être, oui, celui qui fait des ravages dans le domaine skiable de l'immobilier, de la spéculation. Pendant dix-sept ans il a été à l'abandon.

Il fallait bien une mobilisation citoyenne pour faire bouger les choses, pour empêcher la destruction de ce lieu légendaire dans le but de construire un parking souterrain, parmi d'autres. Si au moins, plaisanterie en passant, on avait envisagé un cinéma drivein. Tant mieux si les voitures n'ont pas eu gain de cause, au rythme où vont la pollution, le réchauffement! Pour sauver Le Plaza, il a ensuite fallu une fondation bien dotée, de la volonté et une baguette magique avec quelques étoiles à son extrémité. L'après-ski, ou

plutôt la suite des turbulences, s'annonce dorénavant bien coloré, varié, on a hâte d'y être. En attendant, j'emprunte, comme tant de fois, le petit passage qui relie la rue du Cendrier à la rue de Chantepoulet.

Aucun doute, je perçois l'espace autrement. À cause de mes dernières lectures au sujet du Plaza, à cause de ce texte que je suis en train d'écrire, à cause de tout, à cause de la belle affiche en face de moi. Affiche rouge, en trois parties, création Fabienne Radi et Clovis Duran. Le triptyque fait face aux anciennes vitrines, laissées vides, rouges aussi. Vestiges d'autrefois, bribes de. Cela remonte à, point d'interrogation. Ai-je des souvenirs d'avant? De manière spontanée, bien sûr.

Comment ne pas avoir remarqué l'enseigne qui donne sur le devant, entourée d'autres enseignes, illuminées dans la nuit. Le Plaza, cette écriture grande et majestueuse, ambiance Broadway je me souviens d'avoir eu cette pensée, jeune que j'étais, venue d'ailleurs, un peu intimidée. Sa proximité avec la gare Cornavin, lieu de mes nombreuses arrivées. Voici le cinéma Plaza me disait François Berthet, musicien, venu m'accueillir sur le quai, et là-bas notre fameux Jet d'eau, avait-il ajouté en rigolant quand nous avons traversé le lac. Les premiers repères dans cette ville nouvelle, à cause du trajet en 2 CV, un jour de l'été 1983.

Une voiture comme dans les films français doublés que j'ai vus dans mon adolescence. Puis nous sommes arrivés à Chancy. Du haut de mes 20 ans, je débarque sur une planète différente, un peu, beaucoup, passionnément. Plus tard je lirai *La Fabrique des cultures* –Genève 1968-2000 (revue Équinoxe n°24, automne 2004) et me dirai à nouveau que j'ai eu de la chance d'avoir été propulsée par un nombre limité de circonstances dans un environnement aussi magnifique. Chance-Chancy et comme souvent dans la vie le hasard, l'aventure et une année devant moi, prise parfois de vertige face à tant de nouveautés, tant d'endroits et de gens à découvrir, de mots à comprendre, à déchiffrer, une langue nouvelle à m'approprier. Mireille Calame, journaliste et mère de Marie-Avril Berthet, me raconte son séjour au Tibet, m'offre mon premier livre féministe en français. Immersion, courir, partir, und jetzt se souvenir. Fouiller mon disque interne, fragments. La proximité donc : retour à la gare, départ. Des va-et-vient, le vent d'amour. Ça souffle fort à travers les années passées. La grande enseigne est toujours là.

Je file devant, à pied, à vélo, sans jamais pouvoir l'ignorer complètement. Qu'annonçait-elle durant ces années de vide, d'abandon, avant qu'apparaisse le vous, *Vous me remercierez plus tard*, signé Christian Robert-Tissot, en guise d'annonce de film? Ce fut, je crois, *Derniers bureaux à louer...* Quant aux lettres qui dominent l'enseigne et pointent dans le ciel depuis une éternité, ces lettres qui composent en grand *LE PLAZA*, elles avaient, ont eu et ont à présent quelque chose de rassurant, avec leur insertion dans le clapotis des bruits citadins, dans le paysage urbain où le sol est souvent entrouvert, où les artères sont souvent bouchées.

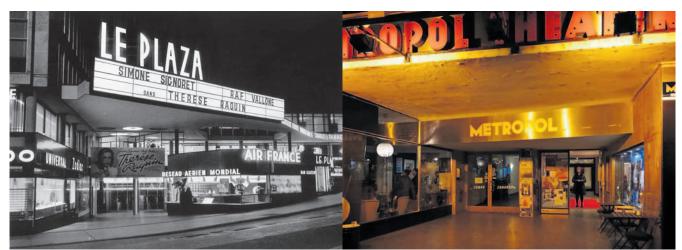
Vas-y maintenant, feu vert! La joie est grande : le bâtiment est sauvé! Je cherche, le curseur en pleine lumière, et je tombe dedans. Le Palais des Fées au Parc de plaisance, sur la rive droite de l'Arve. Nous sommes en 1896. Les premières projections cinématographiques en Suisse débutèrent à cet endroit. Je le découvre sur le site notrehistoire.ch. Regarder les images de quelques films restaurés. Plus bas dans le déroulé, les Bains des Pâquis, la jetée. Sauter dans l'eau à partir d'une plateforme en bois, remonter les escaliers, le plongeoir, sauter. Dans sa barque, l'homme en chemise avec son chapeau de paille surveille, dirait-on, les mouvements des garçons : d'une main il leur fait signe, l'autre est posée sur la construction. Éviter les accidents. Des films signés Sivan & Dalphin; Casimir Sivan, enfant de Carouge. Il fabriquait, brevetait avec son compagnon «la première caméra suisse, s'inspirant du modèle d'Edison» (Freddy Buache et Jacques Rial, *Les débuts du cinématographe* à Genève et à Lausanne, Infolio, 2011). Dans les alentours, les tramways à vapeur. La pensée divague vers le lac, où circulaient le Guillaume Tell et le Winkelried, à vapeur

Le *Genève* est le plus vieux des bateaux. Pas de tournage lorsqu'elle y embarqua. Pas d'images de ses malaises. Un sur le pont, puis d'autres s'ensuivent, on lui donne de l'eau à boire. Serait-ce l'effet du corset trop serré? On desserre, une tache rouge, presque



Sivan & Dalphin, Les bains de la jetée des Pâquis, Genève 1896. Le bateau *Genève*, construit pour l'Exposition nationale de 1896, ici amarré au quai du Mont-Blanc en 1906. Bibliothèque de Genève

la couleur des jours 38 · printemps 2021



Thérèse Raquin à l'affiche du Plaza, 1953. Photographie André Kern Cinéma Metropol, Düsseldorf.

au milieu. Non, plutôt à hauteur de son cœur. «Mais qu'est-il donc arrivé?», demandet-elle, pendant le retour en vitesse sur la rive et elle tombe en syncope. Les tentatives de réanimation restent sans succès pour l'impératrice d'Autriche, reine de Hongrie. Sissi meurt assassinée le 10 septembre 1898, à 14 h 40.

Je ne sais pas, à l'heure actuelle, si un des films dont elle fut ensuite l'héroïne a été montré au Plaza. Tellement d'eau a coulé sous les ponts, tellement de bobines ont été déroulées. Le film Thérèse Raquin y a été projeté, difficile de passer à côté. C'est une des photos les plus courantes qui circulent sur le web au sujet de ce bâtiment. Ce qu'on y voit pas c'est le nom du cinéaste et sa découverte me projette aussitôt au Metropol, un petit cinéma de quartier, le plus vieux de Düsseldorf, ville dans laquelle j'ai grandi. J'y avais vu Les Enfants du paradis, de Marcel Carné aussi. Je devrais avoir encore l'invitation pour deux personnes qu'une amie m'avait offerte. C'est promis-juré, la prochaine fois, je la chercherai, quand la situation de pandémie permettra d'y aller.

Et il y a ce souvenir d'avoir un jour, malgré la beauté de la salle, malgré l'acoustique que je trouvais époustouflante, quitté Le Plaza en pleine séance, ce qui est quand même plutôt rare, que je parte comme ça, au milieu d'un film, c'était lequel déjà? Celui qui me vient à l'esprit est *E.T.* Hélas, je lis que le film est passé au Plaza en 1983, ce n'est donc pas ça. Cette année-là, je venais tout juste d'arriver à Genève, hätte nie gedacht que je m'y installerais, geschweige denn que j'y regarderais des films en français. Quel film alors, va savoir! En tout cas je n'aimais pas les films trop sentimentaux avec des extraterrestres. Matrix ou Star Trek, pourquoi pas. Enfant, j'adorais Enterprise qui passait à la télé tous les vendredis, tôt le soir. «Téléporte-moi Scotty!». Mon rêve. Dire trois mots et se trouver ailleurs. Sans rien, sans aucun véhicule. D'un endroit à un autre, comme ça, comme au cinéma. Me déplacer dans la vie, avec cette envie de voyager, ça vient de là, du cinéma, ça vient des trains, de ne pas vouloir rester sur place, plaza, fugue en fa, pas une fuite en avant, mais welcome dann, welch' Wonne, on va von da nach hier, demain, the main idea,

die Fantasie, die Fantaher woher, von phare zu phare, die Zugfahrt far away, sur rails, anstatt dans l'air. Die Leere, le vide: enfin terminé. Il fallait bien vouloir voler, voller Begeisterung, der Geist von gestern va être réanimé. Aimer immer mehr cet endroit abandonné et bientôt öppis, es isch nid meh lang, es isch nur noch e froog de temps.

À quoi se rattache la mémoire? Anna Baldacci, ma voisine, me dit sans hésitation, quand je lui parle de ce projet d'écriture qui me trotte dans la tête: «Je me souviens de 1959. Nous venions d'aménager à Genève depuis Sainte-Croix, dans le Jura vaudois, après avoir quitté Milan. C'était la première sortie cinéma en famille, mes parents, mes frères et moi! Nous avions vu Le tour du monde en quatre-vingts jours.» Ainsi les souvenirs, parfois nets, parfois vagues qui sortent, restent à l'intérieur, se manifestent, surgissent en un instant. Ma mémoire est une base hors système solaire. Une exoplanète en rotation, écran gigantesque, par moment en trois dimensions, aux conséquences concrètes: quand je perfome, je spatialise mes textes, images et sons, l'écriture est transférée hors de la page, donc. La dernière fois, c'était au cinéma Bio le 29 octobre 2020, en duo avec la musicienne Marie Schwab, entre deux confinements, un événement pas trop lointain, encore bien présent.

Le Plaza fut le premier cinéma à Genève avec écran panoramique. Naïma Arlaud, ma fille aînée et metteure en scène, me dit très spontanément qu'elle pense avoir vu, au Plaza justement, quelques films montrés jadis dans le cadre de la Lanterne magique, qui offrait et qui offre encore des moments cinématographiques inoubliables pour les très jeunes de 6 à 12 ans, cela fait presque vingt-sept ans... Nous y amenions, aux séances de la Lanterne magique, notre bande de filles et de garçons, qui ont grandi en coopérative d'habitation. Il y avait les autres lieux, parmi lesquels l'Alhambra et le Rialto, ce dernier aussi, hélas, aux portes fermées. L'histoire de nos salles de cinéma. C'était après notre vie en communauté, à Champel, avenue Peschier, chalet pour étudiant es et leurs enfants. Je fréquentais donc plutôt le Ciné-club universitaire. Ou le Bio, le CAC-Voltaire, les Scala ou le Nord-Sud. Mais aucun n'avait ou n'a une enseigne aussi belle, donnant sur la rue, cette grande scène qu'est la vie. Que vive l'aventure, les perspectives!

Platz da! Le Plaza. Et cette envie d'ajouter le mot placenta: gestation de l'histoire d'un cinéma, matrice, matrix, maîtrise, miroir, multiples interconnections, mémoires éparses, présent en relief, da_lief in my mind, en avant – arrêt sur image, puis retour.

Je ne savais pas, disais-je plus haut, si un des films au sujet de Sissi a été montré au Plaza. Or il n'y a plus de doute, ils étaient au nombre de trois, carrément. Toute la trilogie y a passé: Sissi en 1956, Sissi impératrice en 1957, Sissi face à son destin en 1958. Le succès était mondial et Genève n'a pas fait exception, dirait-on. Je les ai tous vus et aimé, quand j'étais enfant, dans les années septante, à cause des belles robes voluptueuses, ach ja, mais au Plaza ce n'étaient pas des séances pour jeune public, je crois. Romy Schneider, en tout cas, aussi splendide qu'elle fût dans son rôle, n'en pouvait plus! Elle en avait marre, je la comprends. Donc, pas de quatrième épisode, elle s'y refuse, en dépit de l'offre faramineuse qu'on lui faisait. C'est dire qu'elle avait vraiment envie de se débarrasser d'une image qui lui collait à la peau. Personne ne saura quel aurait été le contenu, peut-être que le titre eut été *Sissi et l'anarchiste*, qui sait. Pas que je sois adepte des monarchies, ni de la violence, loin de là et surtout pas des représentations de personnages de femmes dociles, dotées de cette «âme naturelle» qui plait à tant d'hommes, on se souvient de Rousseau, son livre Émile ou de l'éducation, une panoplie d'attributs qui nous colle encore à la peau, vive la grève des femmes!

Après tout, ce sont les trams à vapeur qui m'ont amenée à ce personnage. Qu'on le veuille ou non, il est difficile de l'ignorer complètement. Au bord du lac se trouvent une plaque commémorative et même une statue d'Elisabeth Amélie Eugénie de Wittelsbach, de son vrai nom, inaugurée en 1998, en face de l'hôtel Beau-Rivage. Au moins, c'est un endroit facile pour se donner rendez-vous. Le 25 août 2006 à 12 h10 a eu lieu à cet endroit exactement une performance que j'ai réalisée avec l'artiste Sadhyo Niederberger et si je m'en souviens maintenant, c'est aussi à cause d'une amande de 100 francs reçue pour une salissure de l'es-

pace public qui consistait à dessiner quelques traits de craie rouge sur le bitume du quai. Non, l'action ne faisait nullement allusion à l'impératrice, contrairement au trois films mentionnés avec leurs images-hommages à une monarchie, celle-là révolue, tandis qu'aujourd'hui encore l'Europe en compte douze, Vatican inclus. Rien que ça! « God save the Queen », aux sons du groupe Queen, « Radio ga ga », « The show must go on ». Vraiment ?

Détourne, rewind, dérouler le mot suivantnaviusretouruoter. Ramener les événements du passé au présent. Et d'un coup, l'autre jour, me voici à l'intérieur du Plaza, devant le cadre géant. Je monte d'un cran le long de ce geste je me rappelle. Il était sorti du film avec moi, Blaise, le père de Naïma, de toute manière il fallait rejoindre la gare. Qu'elle est belle la bordure jaune-dorée, devant mes yeux défilent les images du passé sur l'écran absent. Accéder, rassembler, bout à bout, compléter une mosaïque, parfois en contrechamp, dehors, dedans, tel était le leitmotiv de mon installation, lors du Mapping Festival en novembre 2020. Le lien est évident. Tissages, rhizomes et interconnections, gala, galaxies, en plongée.

Tout le monde semble avoir intégré Le Plaza dans son inventaire personnel des lieux. L'autre jour encore, Didier Arnoux m'a raconté avec plein d'enthousiasme sa découverte du Plaza et les deux films qu'il y avait vu juste après son arrivée en Suisse, au début des années nonante. *Titanic*! Cette séance inoubliable rien que par sa fin, lorsque la salle entière s'est levée pour applaudir, pendant que les rideaux somptueux se refermaient devant l'écran. Ah, c'est une perspective si réjouissante de s'assoir à nouveau dans les fauteuils du cinéma!

Pendant que je suis absorbée par les souvenirs de cet intérieur bouleversant, même vide, du Plaza, un son émane de mon portable, un SMS: «Trouvé dans les archives du *Journal de Genève*: *E.T.* a bel et bien été projeté au Plaza en 1986».

Passer en loop, zoomer, fondu-enchaîné, nos flashbacks brassés, composés. Il est temps de faire place aux nouvelles projections. Imagine, imagine, machine à rêve, Le Plaza. On a hâte de voir épartd. Partdé artdép, rtdépa, tdépar

et un deux trois

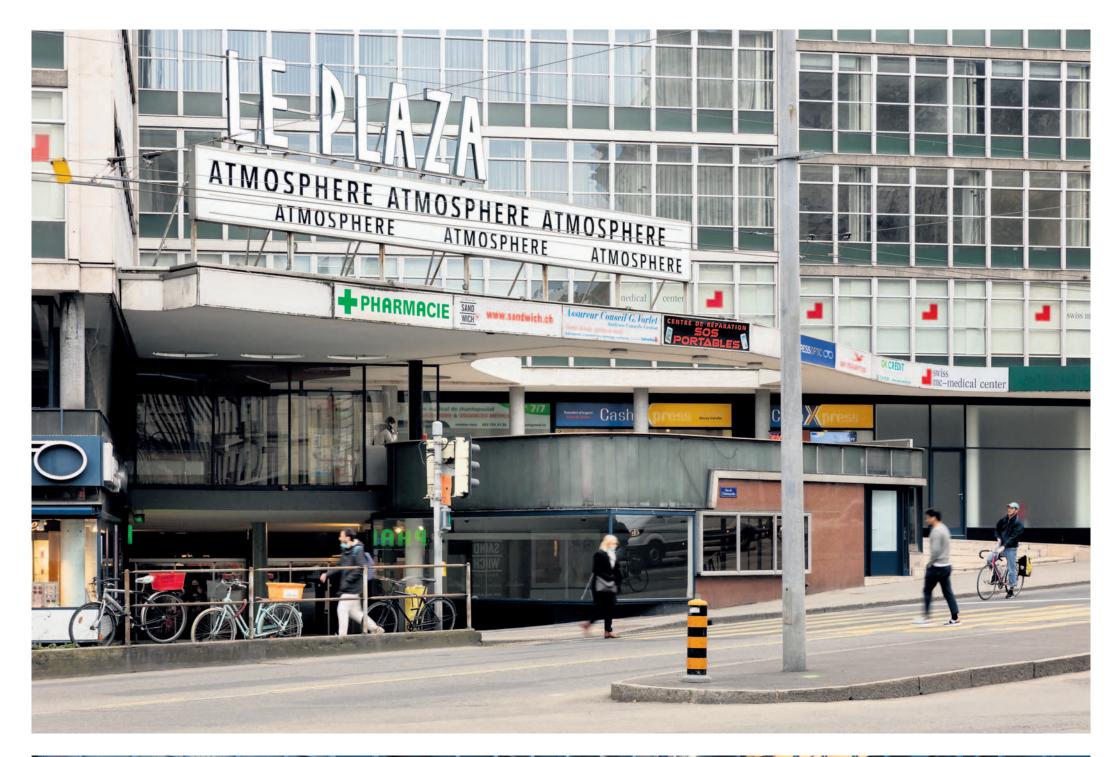




Rue de Chantepoulet, 1979. Photographie Claude-André Fradel, notrehistoire.ch Place Neuve, 1983. Photographie Nicolas Crispini, Bibliothèque de Genève

la couleur des jours 38 · printemps 2021







Photographies Michel Giesbrecht, février 2021.

Sous l'enseigne du Plaza, un emplacement a été prévu pour annoncer les films à l'affiche. En attendant la réouverture du cinéma, la Fondation Plaza l'a confié à l'artiste Christian Robert-Tissot. La neutralité de ses énoncés permet d'accueillir l'imaginaire des passants. Qui se souviendront peut-être d'Arletty, ou des collégiens qui descendaient régulièrement Chantepoulet lors des marches pour le climat, avant la pandémie...

LE TRAIN SIFFLERA LES À LES À LE TOUR DU MONDE EN UN
DEUX
TROIS
QUATRE

HUIT ET DEMI
NEUF
DIX
DOUZE
VINGT-TROIS
QUATRE-VINGTS

CENT MILLE

AMÉRICAIN À PARIS
SUR LA BALANÇOIRE
FOIS
FILLES DU DOCTEUR MARCH
ANS DE RÉFLEXION

HEURES DE RAMA
COMMANDEMENTS
TRAVAUX D'ASTÉRIX
PAS DU MYSTÈRE
JOURS
DOLLARS AU SOLEIL

Il était une fois Le Plaza (S01E02), 2021. Concept: Fabienne Radi. Graphisme: Clovis Dura

Accent allemand, princesse hindoue & croissants dans l'arrière-plan

FABIENNE RADI

n va parler ici des 12 films contenus dans le nouveau triptyque d'affiches du projet «Il était une fois Le Plaza». Ces films ont été sélectionnés parce qu'ils contiennent un nombre dans leur titre. Ils ont tous été projetés au cinéma Le Plaza à Genève entre 1956 et 1976¹. Certains évoquent quelque chose même aux gens qui ne les ont jamais vus. D'autres ont sombré dans un oubli complet. On a décidé de les évoquer par la bande, en fouillant dans leurs coulisses. Parfois de manière très succincte, parfois en rallongeant la sauce.

Traductions

Quand les films hollywoodiens traversent l'Atlantique, ils perdent souvent leur nom. Les distributeurs étrangers veulent des formules faciles à retenir. Surtout en France. Dans les années 50 la majorité des Français ne sont pas encore très polyglottes. Il leur faut

des titres qui claquent dans leur langue. Si on leur dit *High Noon* ou *Little Women*, non seulement ils ne le comprennent pas, mais ils n'arrivent même pas à le prononcer. À la caisse pour demander son ticket, c'est compliqué. Alors que si on lance: «Tu viens avec moi voir **LE TRAIN SIFFLERA TROIS FOIS**?» Ou «T'as déjà vu **LES QUATRE FILLES DU DOCTEUR MARCH**?», là tout de suite leurs yeux s'illuminent. En Allemagne *Le Train sifflera trois fois* s'appelle *Zwölf Uhr Mittags*. Mais Gary Cooper tire à la même vitesse dans toutes les langues.

Exotisme/voix/traumatisme

D'origines russe, mongole et suisse, Yul Brynner savait faire fructifier son exotisme à Hollywood. Un exotisme qui passait aussi par la voix. Sa pointe d'accent russe a contribué à l'ambiguïté de ses personnages. À l'époque on n'était pas trop regardant question vraisemblance ethnique. Son physique lui permettait de jouer autant un chef amérindien qu'un révolutionnaire mexicain ou un pharaon égyptien. Comme dans **LES DIX COMMAN**-

DEMENTS où il porte avec une élégance martiale la coiffe némès de Ramsès II. La question ne se pose pas avec Cléopâtre dans le dessin animé **LES DOUZE TRAVAUX D'ASTÉRIX**, car elle est dessinée justement, et pas *interprétée*. Elle n'a pas de pointe d'accent russe mais le parler pointu d'une Parisienne, puisque c'est Micheline Dax² qui fait sa voix.

On ne parle pas assez des gens qui doublent les acteurs. Que celui ou celle qui regarde Columbo en version originale lève le doigt. Vous savez le nom du gars qui donne sa voix au Lieutenant? Et bien sachez que c'est le même qui fait la voix française de Marcello Mastroianni. Si un soir de pluie vous avez l'occasion de voir Marcello en cinéaste dépressif promenant sa mélancolie dans **HUIT ET DEMI**, faites attention à ne pas enchaîner le soir suivant en regardant un western bien bourrin avec Charles Bronson. Vous risqueriez de vous exposer à un traumatisme sonore³. Parce que votre cerveau va entrer en conflit avec vos oreilles quand il captera que Charles et Marcello ont la même voix4.

Transformations

Dans les années 50 et 60, on aime bien grimer les acteurs à gros coups de fond de teint et de perruques - le modèle du genre restant Peter Sellers. Dans LE TOUR DU MONDE EN QUATRE-VINGTS JOURS, il faut un bon œil pour détecter que la princesse hindoue secourue par Phileas Fogg est en fait la rousse Shirley MacLaine. Comme il s'agit d'une comédie rocambolesque où tout est invraisemblable, ça passe comme une lettre à la poste. En revanche dans À NEUF **HEURES DE RAMA**, on ne sait pas si c'est une bonne idée d'avoir pris un jeune acteur allemand pour interpréter le meurtrier du Mahatma Gandhi. Cheveux teints en noir corbeau, paupières tirées au scotch, yeux assombris par des lentilles, Horst Buchholz joue sans complexe le nationaliste hindou Nathuram Godse en parlant anglais avec un accent allemand.

Décors & accessoires

Quand il s'agit de *signifier* un pays, les accessoires c'est fondamental. Surtout s'il s'agit d'une comédie musicale où l'on peut abuser des clichés. Prenez Gene Kelly dans **UN AMÉRICAIN À PARIS** par exemple. À peine le voit-on se réveiller dans sa mansarde de peintre fauché qu'on nous enfile croissants,

baguettes et brioches dans chaque arrièreplan. On voit du pain partout tout le temps. Dans la tête des décorateurs californiens, la francité semble passer par la boulangerie

Les premières scènes de **DEUX SUR LA BALANÇOIRE** montrent, elles, un bar beatnik de Greenwich Village au début des années 60. Ambiance pré-warholienne. L'idée est de plonger un Robert Mitchum débarquant de son Nebraska dans un endroit où son allure provinciale fera tache. Le bar a des murs lépreux, est enfumé à souhait et surtout rempli de créatures qui portent lunettes de soleil et longue mèche dans les yeux, marinière ou gilet péruvien, devisent sur l'art, écrivent des poèmes sur un coin de table ou dansent de manière désabusée en faisant des ronds de fumée. Ça marche. Mitchum a l'air d'un sanglier égaré dans un élevage de setters irlandais.

Costumes

Parfois les films restent dans la mémoire du public pour un détail vestimentaire. C'est le cas de la robe de Marilyn dans **SEPT ANS DE RÉFLEXION**. Blanche et décolletée en drapé, avec un bas plissé fait pour se soulever au moindre coup de vent, elle a été conçue par un certain William Travilla. Costumierstar à Hollywood, Bill savait faire tomber

des mètres de mousseline avec un chic phénoménal. Dompter des kilos de soie sauvage pour en en faire de graciles robes de soirée. Dessiner des fourreaux à même la peau. Créer toutes sortes de tailleurs pantalons chamarrés. Mais Bill savait aussi faire des choses plus simples. La même année où il crée la fameuse robe de Marilyn, il dessine des blouses d'écolière sage se boutonnant jusqu'au cou pour la petite amie dévouée d'un écrivain aveugle. C'est dans un mélo en technicolor intitulé À VINGT-TROIS PAS DU MYSTÈRE. Il est trop fort, Bill.

Pas beaucoup de mousseline dans **CENT MILLE DOLLARS AU SOLEIL**. Voici un film qui dégouline de testostérone. On a dû donner plus d'argent à Michel Audiard pour tailler les répliques des acteurs qu'au chefcostumier pour leur trouver des vêtements. Si on est fatigué de cette avalanche permanente de *bons mots*, on peut se concentrer sur les chapeaux de Belmondo. Il les porte très bien.

'À une exception près: Deux sur la balançoire a é projeté au Broadway du 25 avril au 8 mai 1963, si l'c se réfère aux précieux cahiers de Carlo Sartorelli, prijectionniste du cinéma Le Plaza pendant plus de tren ans, de 1952 à 1983. Dans les années 60, Carlo Sartore a également été projectionniste du cinéma Broadwa situé à quelques dizaines de mètres du Plaza. Il deva ainsi traverser la rue du Cendrier plusieurs fois par jou pour changer les bobines de l'un ou l'autre des det cinémas – il y avait à l'époque quatre séances par jou

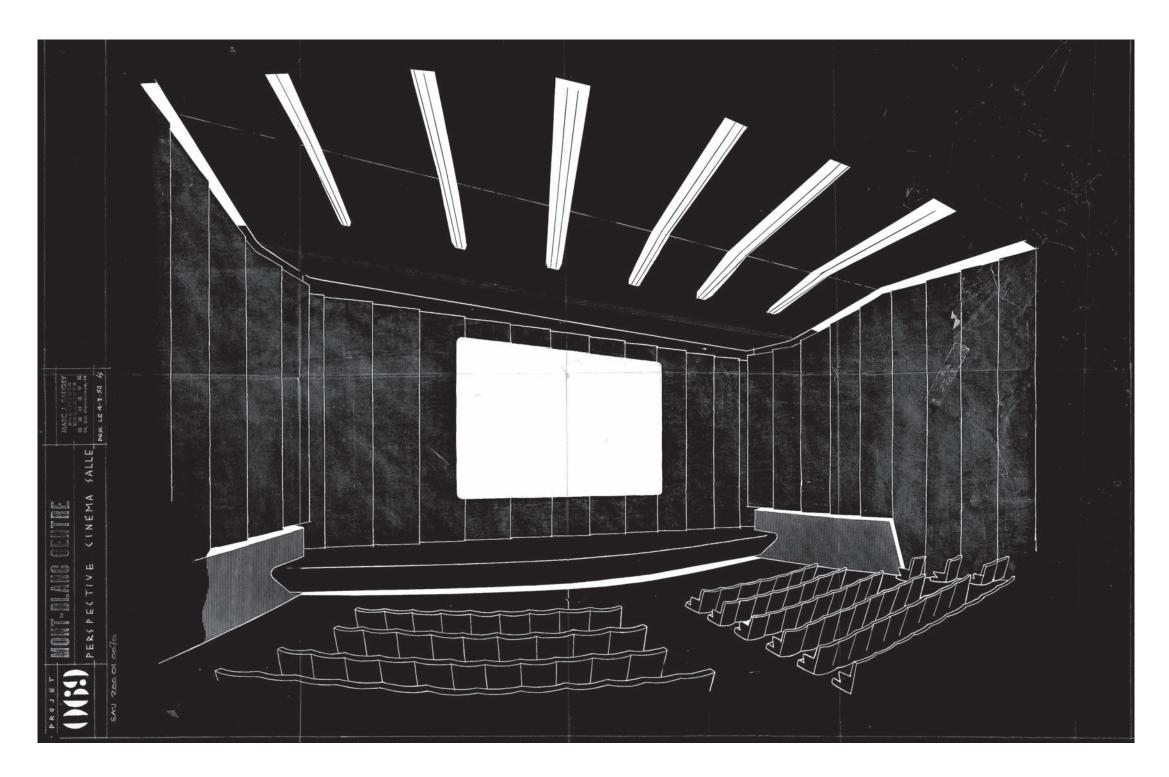
² Comédienne française populaire des années 50

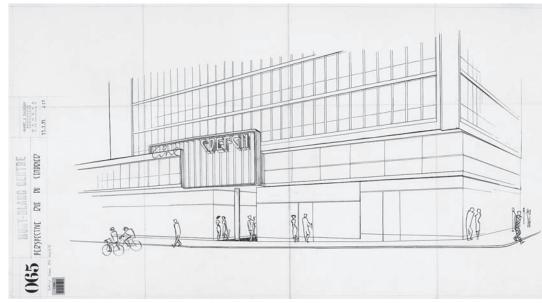
90 qui a fait beaucoup de doublages, prêtant notamme sa voix à Miss Piggy dans *Le Muppet Show*, à Ursula sorcière des mers dans *La Petite Sirène* ou encore à vache Azalée dans *Le Manège enchanté*.

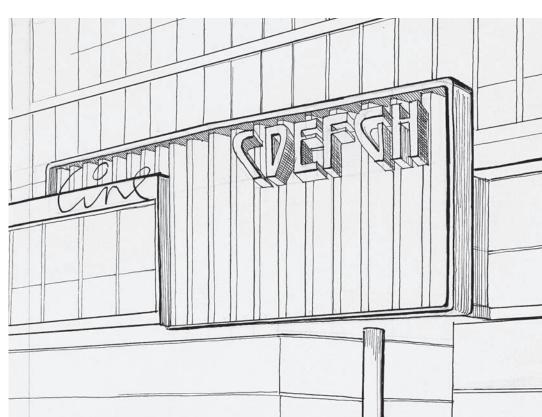
³ Du moins si vous faites partie de la catégorie de adeptes de la VF – certes en voie d'extinction, mais pa encore complètement disparue.
⁴ Outre celle du Lieutenant Columbo, Serge Sauvice

a fait les voix françaises de Charles Bronson, Marcel Mastroianni, Jack Nicholson, Richard Burton, Bu Reynolds, Montgomery Clift ou encore Mickey Rourk SAUVONS SAUVION DE L'OUBL!!

Un Américain à Paris (Vincente Minnelli, 1951), Deux sur la balançoire (Robert Wise 1962), Le train sifflera trois fois (Fred Zinnemann, 1952), Les quatre filles du docteur March (Mervyn LeRoy, 1949), Septans de réflexion (Billy Wilder, 1955), Huit e demi (Federico Fellini, 1963), À neuf heure de Rama (Mark Robson, 1963), Les Dix Commandements (Cecil B. DeMille, 1956), Les douze travaux d'Astérix (René Goscinny et Albert Uderzo, 1976), À vingttrois pas du mystère (Henry Hathaway, 1956), Le tour du monde en quatre-vingts jours (Michael Anderson 1956), Cent mille dollars au soleil (Henri Verneuil, 1964).







Ciné CDEFGH

Lors de mes recherches dans le fonds Marc J. Saugey conservé aux Archives d'architectures de Genève, je constate sur le plan n°065 - Perspective rue du Cendrier - daté du 22 février 1952, un exercice de typographie avec des lettres dessinées en volume à l'emplacement de la future enseigne du cinéma côté rue du Cendrier. Si le complexe s'appelle déjà « Mont-Blanc Centre » comme mentionné sur le plan, le nom du cinéma n'est pas défini à cette date. Saugey improvise à la place une suite arbitraire de lettres. C'est le temps d'un bâtiment en devenir, quand rien n'est encore figé dans le marbre, le métal, le verre ou le béton. Le temps des possibles: Ciné CDEFGH. Les plans de Saugey sont le point de départ de mon travail photographique. Le plan nº 069 - Perspective cinéma salle daté du 4 mars 1952, m'a permis de réaliser, grâce à l'inversion des valeurs du dessin original, une simulation de la salle plongée dans le noir. Ce plan en négatif montre l'importance de la lumière chez Saugey pour la mise en scène du volume de la salle. Des faisceaux de lumière disposés au plafond et sous le balcon donnent à ce cinéma son atmosphère énigmatique. Le rendu en négatif du plan m'a amené à privilégier le noir et blanc dans le traitement de mes images. J'ai façonné la lumière de manière à retrouver l'ambiance et l'aspect graphique des films noirs des années 1940-1950. La salle délabrée du Plaza se transforme en un décor pour le tournage de films policiers. Le travail final comporte le plan modifié, six prises de vues en intérieur et deux vues en extérieur. Ci-contre la vue en plongée de la toiture du cinéma depuis le sixième étage du bâtiment principal adjacent.

SERGE FRUEHAUF

Serge Fruehauf est un des photographes mandatés par la Fondation Plaza pour porter leur regard sur l'état actuel du cinéma, accompagnés par la commissaire Sarah Zürcher.



58

la couleur des jours 38 · printemps 2021



Passages

Intéressée aux différents espaces de transition, j'ai privilégié les lieux de circulation et de mouvements, espaces intermédiaires chers à Marc J. Saugey. J'ai souhaité réaliser ce travail en argentique moyen format, une manière de prendre le temps dans cette salle en pleine métamorphose, un rappel également de la pellicule et de la multitude de films qui y ont été projetés.

Vidés de toute présence humaine, ces lieux laissent apparaître une superposition de matériaux composites qui révèlent l'expression de plusieurs époques. Le Plaza devient un monument dont la photographie fige par strates un état de transition protéiforme et inédit. Les photographies sont des traces illustrant le passage du temps.

Laetitia Gessler est une des photographes mandatés par la Fondation Plaza pour porter leur regard sur l'état actuel du cinéma, accompagnés par la commissaire Sarah Zürcher. Ces deux images appartiennent à une série comprenant huit photographies.

